

8, avenue de Breteuil

Grâce à un jeu de société bien connu, même les enfants le savent : l'avenue de Breteuil est l'une des rues les plus chères de Paris, placée, en tout cas sur le plateau du jeu, juste avant l'avenue Foch. Mais c'est aussi, et surtout, l'une de ces larges et solennelles artères, évocatrices d'un glorieux passé, qui font le prestige de la capitale. Mettant en valeur l'hôtel des Invalides et son dôme, l'avenue est bordée d'immeubles de grand standing et de luxe, d'époques et de styles variés, souvent - mais pas toujours¹ - de belle facture. Plusieurs d'entre eux éveillent l'attention du promeneur, comme par exemple le n° 7, la construction la plus ancienne (1881), ou le n° 17, récompensé au Concours de façades de la Ville de Paris en 1901. Mais c'est au n° 8, plus récent, l'un des fleurons architecturaux de l'arrondissement, que la présente étude est dédiée.

Historique

Cet emplacement de l'avenue de Breteuil, côté place Vauban, a longtemps été associé au nom d'un architecte aujourd'hui à peu près oublié mais fort apprécié, en son temps, par la haute bourgeoisie et l'aristocratie : Henri Parent (1819-1895), auquel on doit, par exemple, l'hôtel Menier, au parc Monceau, et l'actuel

¹ Certains, comme le n° 11 par exemple, sont bien loin d'être au niveau.

musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. C'est au 10 de l'avenue de Breteuil que se trouvait son hôtel particulier, construit, probablement par lui-même, avant 1862. Affichant une façade sur rue longue de 20 mètres, haut de trois étages - le dernier étant lambrissé et coiffant deux étages carrés -, il était disposé, comme il se doit, « entre cour et jardin » et flanqué d'une écurie et d'une remise². Au premier étage se trouvaient les salles de réception, au second les pièces d'habitation et au troisième le cabinet de l'architecte³.



*Henri Parent*⁴

² Arch. dép. Paris, 3589W 278.

³ Christophe PARANT, *Une dynastie d'architectes : les Parent. Les hôtels parisiens*, Université de Paris-Sorbonne, 1989-1990.

⁴ Collections de l'Académie d'architecture, Paris.

En 1934, décrit comme « assez ancien et mal entretenu⁵ », l'hôtel d'Henri Parent est mis en vente, sans paraître susciter beaucoup d'intérêt. Au bout de quelques semaines, il finit par trouver preneur en la personne d'un nommé Charles Blanche⁶, architecte de profession, au prix de 500 000 francs (les vendeurs en demandaient 600 000). Sitôt la transaction réalisée, son nouveau propriétaire s'empresse de le démolir pour construire à sa place un immeuble de rapport, celui-là même qui se dresse aujourd'hui aux 8-10, avenue de Breteuil.

L'immeuble

Le permis de construire est délivré le 7 août 1934⁷ et l'immeuble est terminé courant 1935. Sur le plan commercial, le succès est au rendez-vous ! Les appartements sont rapidement loués⁸. Il est vrai que le bâtiment allie à son emplacement exceptionnel et à l'élégance de sa façade tout le confort moderne de l'époque.

L'immeuble a d'ailleurs rapidement les honneurs de la presse spécialisée : ainsi fait-il la couverture de la revue d'architecture *La*

⁵ « Le marché des immeubles », *Le Temps*, 5 juin 1934.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2496093/f6>. (Consulté le 30 mai 2023).

⁶ Arch. de Paris, DQ18 1310.

⁷ Joëlle BERTAUT, *Demandes de permis de construire parisiens. Index par nom d'architecte. Dépouillement du bulletin municipal, Journal officiel de la Ville de Paris entre 1882 et 1985*, Archives départementales de Paris.

⁸ Comme on va le voir plus loin, l'un des premiers locataires est l'écrivain Pierre Drieu la Rochelle.



Construction moderne en février 1937 (n° 15)⁹ et est-il l'objet, en pages intérieures, d'une longue description critique.

L'auteur de l'article, Charles Clément-Grandcourt, lui aussi architecte, y exprime tout le bien qu'il pense de ce nouvel *opus* de l'avenue de Breteuil, soulignant à maintes reprises l'« extrême ingéniosité » de ses confrères. Il en loue notamment la modernité et l'originalité, la structure générale du bâtiment et sa distribution intérieure n'ayant selon lui « rien de courant », les appartements se trouvant « imbriqués » les uns dans les autres. La façade principale, celle qui donne sur l'avenue de Breteuil, compte six étages, alors que la façade arrière, sur cour, en compte... neuf¹⁰ ! Ce petit mystère s'explique de la façon suivante : les architectes - dont il sera question plus bas - ont choisi de « déloger les chambres de bonnes » du dernier étage - ainsi s'exprime Charles Clément-Grandcourt -, pour les intercaler entre les différents niveaux, en les plaçant évidemment, du fait de leur caractère « secondaire », du côté cour. Autrement dit, les architectes se sont employés à corriger une « erreur » fréquemment commise, consistant à laisser à l'usage des domestiques le dernier étage, c'est-à-dire « le plus aéré et le plus ensoleillé ». Un comble, si l'on ose dire... En procédant de la

⁹ Charles CLEMENT-GRANDCOUR, « Immeuble avenue de Breteuil », *La Construction moderne*, n° 15, 7 février 1937.

¹⁰ Autre exemple, signalé par Simon Texier (*Architectures Art déco*) : 5-7, rue Alasseur, dans le 15^e.



sorte, ils ont fait d'une pierre trois coups : réserver le sixième étage à des locataires à hauts revenus, rapprocher les chambres des domestiques des appartements dont elles dépendent, tout en les en tenant séparées, et supprimer « les conséquences qu'entraînent [sic] le manque de surveillance des étages de domestiques ». Ces derniers se trouvent donc en partie privés de la possibilité de « voisiner », c'est-à-dire d'entretenir des relations, toujours susceptibles de dégénérer, en tout cas selon les « maîtres », en coucheries de grenier.

Il résulte de cette ingénieuse distribution que les pièces donnant sur l'avenue sont environ une fois et demie plus hautes de plafond (de 3 m 40 à 4 m 40) que celles donnant sur la cour (de 2 m 60 à 2 m 80), ce qui induit, à l'intérieur des appartements, des différences de niveaux et explique le fait qu'ils soient dotés d'un escalier intérieur.

Bien que traversants, les appartements sont loin d'être immenses (c'est l'un des effets de la crise économique). De ce fait, ils sont plutôt destinés à des célibataires ou à des ménages sans enfants¹¹. La pièce principale en est le « studio », d'une superficie d'environ 28 m², identifiable de la rue par sa haute fenêtre. S'y ajoutent, pour les logements les plus grands, un « hall », une salle à manger, une chambre, une salle de bains, des WC, un office et une cuisine, situés en retrait. Les plus petits appartements se réduisent

¹¹ Frédéric HENRY, « Quelques studios et living-rooms », *L'Architecture*, 15 septembre 1938.

au seul « studio », à l'intérieur duquel ont été ménagés, et aménagés, des espaces pour les commodités (cuisine et sanitaires).

La façade

Aux yeux du promeneur, l'atout majeur de l'immeuble est évidemment sa façade, dont la sobre élégance attire et retient le regard. L'ossature en béton armé du bâtiment est revêtue d'un parement de dalles de pierre reconstituée, d'un beige orangé très clair. Les hautes fenêtres donnant sur l'avenue signalent, chacune, un appartement distinct. L'entrée de l'immeuble - c'est en tout cas l'avis d'un rédacteur de la revue *L'Architecture* - est à elle seule « une promesse de vie harmonieuse, jadis réservée aux immeubles de grand luxe ». La partie centrale de la façade, dans l'axe de la porte d'entrée (elle-même bordée de redents), est mise en valeur par un encadrement de pilastres, deux de chaque côté, s'élevant jusqu'au 4^e étage. Le fronton chantourné, au 5^e, rompt avec bonheur l'ordonnance strictement orthogonale du bâtiment. Enfin, la façade se distingue par sa grande sobriété : nulle sculpture, nul bas-relief ne viennent en altérer la pureté. Avec les redents de l'entrée, les hublots et les petits balcons semi-circulaires (d'un accès « peu aisé »), disposés verticalement entre les pilastres, sont les seules coquetteries observables.

Malgré l'absence de décor sculpté, il est tentant de qualifier le 8, avenue de Breteuil d'immeuble Art déco. Il en a, en tout cas, plusieurs caractéristiques : simplicité, rigueur géométrique, couleur

claire de la pierre. Si l'on observe de plus près les ferronneries, on y reconnaît des spirales, lesquelles sont un motif décoratif récurrent du style Art déco. Enfin, si on le compare à d'autres immeubles de la même école, comme le 53 avenue Foch¹² par exemple (1936-1939), la parenté saute aux yeux.



8, avenue de Breteuil



53, avenue Foch

Les architectes



Gabriel et Charles Blanche en 1931 (Thérèse Bonney)¹³

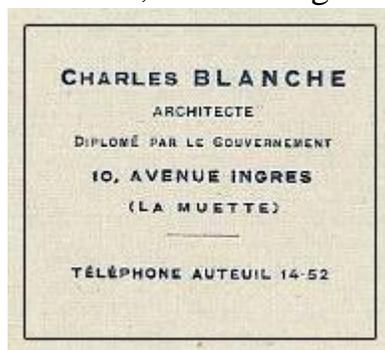
¹² Simon TEXIER, *Architectures Art déco, Paris et environs (1910-1939). 100 bâtiments remarquables*, Parigramme, 2022, p. 182.

¹³ Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Tous ceux qui s'intéressent à l'architecture parisienne ont tôt ou tard croisé le nom des architectes de l'immeuble de l'avenue de Breteuil : Charles et Gabriel Blanche, père et fils.

En 1935, à l'achèvement des travaux de l'immeuble, le père, Charles Blanche (1863-1937), dirige ses derniers chantiers. Âgé de 72 ans, il a une longue et prolifique carrière derrière lui. Chevalier puis officier de la Légion d'honneur, c'est un praticien reconnu et estimé. On lui attribue pas moins de 130 réalisations à Paris¹⁴, en majorité des immeubles de rapport. Camarade d'atelier d'Hector Guimard, proche à ses débuts de l'Art nouveau¹⁵, il se distingue en construisant, fin XIX^e-début XX^e

siècle, un certain nombre d'immeubles, dans différents quartiers de Paris¹⁶, d'une facture tout à fait caractéristique : façades de briques rouges et beiges, bow-windows à châssis blancs. Son style, si reconnaissable, va subir au fil du temps une inévitable inflexion, l'influence de son fils Gabriel y étant peut-être aussi pour quelque chose. Ses dernières constructions, dont l'avenue de Breteuil, n'ont que peu de rapport avec les immeubles aux tons chauds de ses débuts et sont



¹⁴ « Blanche, Charles », *Dictionnaire des élèves architectes de l'École des beaux-arts (1800-1968)*, AGORHA.

¹⁵ *Protections patrimoniales, 16e arrondissement*, Ville de Paris, Règlement du PLU, tome 2, annexe VI, p. 340-370.

¹⁶ Voir par exemple les immeubles situés au 18 et au 28 de l'avenue Théophile-Gautier, dans le 16^e arrondissement de Paris, ou l'immeuble familial, 10, avenue Ingres, également dans le 16^e.

manifestement destinées à une clientèle plus exigeante et plus fortunée.

À l'époque qui nous intéresse, son fils Gabriel, passé comme son père par l'école des Beaux-Arts¹⁷, lui est associé (il va d'ailleurs prendre, après sa mort, sa succession¹⁸). Entre 1935 et 1937, les deux hommes supervisent les chantiers de quatre immeubles en construction, tous d'esprit Art déco¹⁹. La presse professionnelle, là encore, en rend compte, consacrant ainsi leur savoir-faire et leur talent.

Leur titre de gloire, professionnellement, va être la spectaculaire reconstitution, pour l'Exposition coloniale de 1931, à Vincennes, du temple d'Angkor²⁰. Construite en bois, recouverte de fausse pierre, présentant une façade de 114 mètres de long et un dôme central haut de 57 m, cette réalisation est le « clou de l'exposition » et est unanimement saluée par la presse, y compris par un titre en langue anglaise²¹. Six années de travail ont été nécessaires aux deux hommes pour parvenir à ce résultat. Le fils,

¹⁷ Il est à noter que ni l'un ni l'autre n'ont remporté le prestigieux prix de Rome.

¹⁸ « Blanche, Gabriel », *Dictionnaire des élèves architectes de l'École des beaux-arts (1800-1968)*, AGORHA.

¹⁹ Immeubles de rapport situés aux 8-10, avenue de Breteuil (7^e), 44, quai Louis-Blériot (16^e), 58, avenue Montaigne (8^e) et 60, rue de Lisbonne (8^e).

²⁰ Il faut cependant signaler qu'une première reconstitution du temple, de moindre ampleur, avait été réalisée par l'architecte Auguste Delaval, dix ans plus tôt, pour l'Exposition coloniale de Marseille (1922).

²¹ « Angkor Temple Feature Of Show Is Highlight At Vincennes Overseas Exhibit », *The Chicago tribune and the Daily news, New York*, 2 janvier 1931.

<https://www.retronews.fr/journal/the-chicago-tribune-and-the-daily-news-new-york/27-juin-1931/1729/2872013/2?> (Consulté le 10 décembre 2023).

Gabriel Blanche, s'est même rendu sur place, au Cambodge²², en décembre 1925, et y a passé six mois, rapportant de son voyage force aquarelles et relevés archéologiques. On imagine que l'écho rencontré par l'Exposition de 1931 a dû donner un élan à l'activité professionnelle des deux hommes, leur permettant d'élargir leur clientèle.



Le temple d'Angkor... à Vincennes (1931)

(Collection du musée national de l'Histoire de l'immigration)

²² « Comment on a réédifié le merveilleux Temple d'Angkor », *Comœdia*, 2 juillet 1931.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4608927g/f3.item.r=%22Gabriel%20Blanche%22.zoom>
(Consulté le 21 décembre 2023).

Les locataires

Dès 1935, les premiers habitants emménagent. Selon l'annuaire téléphonique de 1936²³, on compte parmi eux - ce qui n'a rien d'étonnant, le « noble » faubourg n'étant pas loin - un prince²⁴ et un comte²⁵.

Au fil des années, quelques résidents connus s'installent à leur tour dans l'immeuble, comme l'acteur André Berley (1890-1936), qui y est décédé un soir, en rentrant d'une journée de tournage avec Elvire Popesco²⁶, ou l'homme politique Antoine Borrel (1878-1961), qui y a passé les dernières années de sa vie²⁷.

Mais s'il est un nom qui se trouve définitivement et indélébilement associé au 8 de l'avenue de Breteuil, c'est celui de l'écrivain collaborationniste Pierre Drieu la Rochelle (1893-1945), un nom, donc, et, avec lui, une période éminemment sensible de l'histoire de France : l'Occupation allemande.

L'histoire de l'immeuble est en effet en partie liée à celle du Comité France-Allemagne, association créée à l'automne 1935, dont certains dirigeants ont semble-t-il habité le 8 de l'avenue de

²³ Bibliothèque historique des postes et télécommunications.

²⁴ Il s'agit du prince Constantin Bassaraba de Brancovan, frère de la romancière et poétesse Anna de Noailles. Mais celle-ci, décédée en 1933, n'a donc jamais franchi la porte du 8 de l'avenue de Breteuil.

²⁵ Liste des abonnés au téléphone en 1936 : prince Bassaraba de Brancovan ; Chauveau T. ; Kaufmann R., chirurgien ; Llyod Mary-Constance ; Maunoury, Mme ; Poligny, comte et comtesse ; Thomas A. ; Thouard A.

²⁶ « André Berley est mort », *Le Figaro*, 28 novembre 1936.

²⁷ Arch. de Paris, 1961, Décès, 07, 7D 255, acte n° 246.

Breteuil. Pour en faire foi, un petit bond en arrière dans le temps et un détour par Berlin sont nécessaires.

Le 13 novembre 1935, un chargé d'affaires français, en poste à Berlin, informe son autorité de tutelle, Pierre Laval, alors ministre des Affaires étrangères, que dans l'entourage de Joachim von Ribbentrop, conseiller officieux d'Hitler, on œuvre à la création d'une association franco-allemande, avec pour intention de « déployer dans le domaine des arts et de la culture une activité utile », utile, faut-il le préciser, aux intérêts supérieurs du Parti national-socialiste... Cette association va prendre le nom de Comité France-Allemagne. Son principal artisan, côté français, est un certain Weiland, ou Weyland, négociant en champagne²⁸, lequel habite Paris... 10, avenue de Breteuil²⁹ (l'immeuble a deux entrées : au 8 et au 10).

Côté allemand, le grand ordonnateur du Comité France-Allemagne est le diplomate Otto Abetz, qui va connaître un destin qu'on pourrait qualifier, en d'autres circonstances, de prestigieux puisqu'il va devenir, quelques années plus tard, rien moins que l'ambassadeur du Troisième Reich à Paris.

Or, selon l'un des amis de Drieu, Otto Abetz a lui aussi pour adresse, à Paris, le 8, avenue de Breteuil³⁰. Plus précisément

²⁸ Profession également exercée, quelques années plus tôt, par Joachim von Ribbentrop...

²⁹ Documents diplomatiques français, 1932-1939, 1^{ère} série, p. 330-333.

³⁰ Maurice MARTIN DU GARD, « Les trois suicides de Drieu », *Revue des deux mondes*, 1969, p. 239-251. L'information est reprise par plusieurs biographes de l'écrivain français.

encore : il est le voisin de palier de l'écrivain français, au dernier étage. Si tel est vraiment le cas - car ni Otto Abetz, dans ses *Mémoires d'un ambassadeur*, ni Barbara Lambauer, sa biographe, ne confirment l'existence de ce pied-à-terre parisien -, il serait bien étonnant que cela soit dû au seul hasard.



Pierre Drieu la Rochelle à son bureau

Les deux hommes se sont rencontrés pour la première fois à Paris, en avril 1933, pour un « entretien particulier »³¹ puis à Berlin, dans les tout premiers jours de 1934, lors d'un congrès des jeunesses française et allemande³², l'un et l'autre faisant partie de la délégation de leur pays respectif (il s'agit alors, pour la partie

³¹ Barbara LAMBAUER, *Otto Abetz ou l'envers de la Collaboration*, Édition Sillage, 2001, p. 53.

³² « Le congrès des jeunesses françaises et allemandes s'est ouvert à Berlin », *L'Écho d'Alger*, 4 janvier 1934. <https://www.retronews.fr/journal/l-echo-d-alger/4-janvier-1934/30/1685385/6?> (Consulté le 15 décembre 2023).

allemande, de faire comprendre aux Français le « vrai caractère » de l'hitlérisme). Et c'est également en Allemagne, à Nuremberg, lors du congrès nazi qui s'y tient en septembre 1935³³, qu'ils scellent leur amitié. Comme son supposé voisin de palier allemand, Drieu la Rochelle est membre du Comité France-Allemagne. Francophile, maîtrisant parfaitement la langue³⁴, Otto Abetz est en outre bon connaisseur de la littérature française. Les deux hommes ont donc des affinités, culturelles et politiques, et de nombreuses raisons de s'apprécier. Ainsi leur arrive-t-il souvent de marcher ensemble dans les rues de Paris, tout en parlant littérature. Cette amitié va se prolonger pendant la guerre, l'écrivain français étant régulièrement invité à l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille, dont Otto Abetz, après diverses péripéties³⁵, est devenu le titulaire.

À la fin de l'année 1935, les deux hommes, ainsi que le « négociant en champagne » évoqué plus haut, figurent donc au nombre des premiers résidents de l'immeuble³⁶. Au mois de novembre, Drieu la Rochelle y prend à bail un appartement de trois pièces, au dernier étage, que son frère Jean lui a aménagé pendant l'été³⁷. Il en parlera, à plusieurs reprises, comme de son « pigeonier », l'un de ses amis évoquant, lui, un « grand studio

³³ Aude TERRAY, *Les Derniers Jours de Drieu la Rochelle*, Grasset, 2016.

³⁴ Gerhard HELLER, *Un Allemand à Paris*, Seuil, 1981.

³⁵ Expulsé de France en juillet 1939, Otto Abetz n'y revient qu'en août 1940, en qualité d'ambassadeur d'Allemagne. Il est alors installé rue de Lille.

³⁶ Leurs noms ne figurent cependant pas dans l'annuaire du téléphone mais on peut supposer qu'ils ont choisi d'être inscrits sur la liste rouge.

³⁷ Pierre ANDREU, Frédéric GROVER, *Drieu la Rochelle*, La Table ronde, 1989.

dans le ciel ». Le loyer annuel est de 10 000 francs et un rapport de police indiquera, quelques années plus tard, qu'il est régulièrement payé³⁸.



Vue d'un appartement (Photo du studio Chevojon, 1938)

Il n'existe apparemment pas de photographie de cet appartement ; néanmoins, un cliché, publié dans *L'Architecture* en 1938 et reproduit ci-dessus, pourrait correspondre à la description qu'en ont faite certains visiteurs de l'homme de lettres. Rassemblant leurs souvenirs, ceux-ci évoquent en effet un escalier intérieur de trois marches, une profonde alcôve garnie d'un divan, où l'écrivain peut se retirer de l'« univers humain » derrière un rideau « sombre et nu », une longue table de travail, le plus souvent fleurie

³⁸ Arch. nat., Rapport de police du 10 octobre 1944, Z/6.

de roses³⁹, sur laquelle sont disposés cendrier, pipes et encrier. Une partie du mobilier est également décrite : un fauteuil, une bibliothèque, un chiffonnier du XVIII^e siècle, un lampadaire signé Jean-Michel Frank. L'ensemble est à l'image de l'immeuble et conforme au goût de l'occupant des lieux, c'est-à-dire « sobre et dépouillé ». S'il lui arrive d'être tenté par la solitude, l'écrivain reçoit néanmoins de nombreuses visites⁴⁰. La sonnerie du téléphone - on peut le joindre au numéro *INV 14-44*⁴¹ - retentit régulièrement. Pierre Drieu la Rochelle va séjourner dans cet appartement pendant près de neuf ans, jusqu'aux dates fatidiques des 11 et 12 août 1944.

Ce 11 août, en fin de journée, Drieu la Rochelle, accablé par les événements - la libération de Paris est proche -, se sentant menacé et se sachant à plus ou moins brève échéance condamné, prend la décision d'en finir. Quelques heures plus tôt, de façon sibylline, il a annoncé à un ami de jeunesse, croisé dans la rue : « Je pars ». Après avoir envisagé de mettre le feu à l'appartement⁴², il choisit finalement d'avoir recours aux barbituriques. Il commet ainsi, selon l'une de ses biographes, « un suicide en pleine maîtrise de soi et un suicide esthétique⁴³ ». Mais l'entrée en scène de

³⁹ Jacques CANTIER, *Pierre Drieu la Rochelle*, Perrin, 2011.

⁴⁰ Parmi lesquels les écrivains Lucien Combelle, son secrétaire littéraire de 1940 à 1942, Armand Petitjean, Maurice Martin du Gard et Ernst Jünger, Gerhard Heller, officier allemand chargé du contrôle de la presse et de l'édition pendant la guerre, et beaucoup d'autres.

⁴¹ Pierre DRIEU LA ROCHELLE / Victoria OCAMPO, *Lettres d'un amour défunt. Correspondance 1929-1944*, Omnia Poche, 2023, p. 166.

⁴² Pierre DRIEU LA ROCHELLE, *Récit secret*, 1951.

⁴³ Aude TERRAY, « Entretien - Les derniers jours de Drieu la Rochelle », *Nonfiction*, 2016.

<https://www.nonfiction.fr/article-8128-entretien-les-derniers-jours-de-drieu-la-rochelle-avec-aude-terray.htm> (Consulté le 21 décembre 2023).

Gabrielle, sa fidèle gouvernante, vient contrecarrer ses plans : celle-ci, arrivée plus tôt qu'à l'ordinaire le lendemain matin, le trouve assis dans son fauteuil, face à la fenêtre, inanimé mais encore vivant. Transporté à l'hôpital, Pierre Drieu la Rochelle est, provisoirement, tiré d'affaire.

Ce suicide raté marque la fin de son séjour avenue de Breteuil. Il n'y reviendra plus, l'appartement se trouvant d'ailleurs rapidement placé sous scellés. En une sorte de pied de nez, les lieux seront par la suite réquisitionnés par un officier des Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.), le futur député communiste Guy de Boisson.

L'histoire de Pierre Drieu la Rochelle n'est cependant pas loin de son dénouement. Quelques mois plus tard, mais dans une autre rue de Paris⁴⁴, il tente une nouvelle fois d'en finir et, cette fois-ci, parvient à ses fins. L'homme fin et cultivé qu'il est, mais qui, fasciste convaincu, regrette jusqu'au bout « de n'avoir pas clamé plus fort [son] amour de la violence, de l'aventure, de Hitler et de l'hitlérisme », a enfin résolu ses contradictions.



En 1935, l'avenue de Breteuil apparaît, à en croire la presse quotidienne, comme un havre de paix. « Large et plantée

⁴⁴ Pierre Drieu la Rochelle s'est suicidé le 15 mars 1945 rue Saint-Ferdinand, dans le 17^e arrondissement de Paris.

d'arbres », elle expose aux yeux des promeneurs ses pelouses disposées « au long du terre-plein central ». Celles-ci sont l'objet d'un entretien régulier. À la tonte, l'air fleure bon « le foin coupé » mais on n'aperçoit pas de « jardinier poussant devant lui une tondeuse à bras ». Non, c'est grâce à l'action d'une « tondeuse mécanique montée sur quatre roues » qui « pétarade gaiement comme le torpédo du docteur Knock »⁴⁵ que les pelouses sont entretenues. Trompeuse douceur d'avant-guerre !



*L'avenue de Breteuil et ses chicanes en 1939*⁴⁶

Cinq ans plus tard, les jolies pelouses du terre-plein central et l'odeur de foin coupé ne sont plus qu'un lointain souvenir. L'avenue de Breteuil a désormais des allures de « parc abandonné⁴⁷ ».

⁴⁵ « Motoculture », *Excelsior*, 4 avril 1934. <https://www.retronews.fr/journal/excelsior/4-avril-1934/353/2787029/2?> (Consulté le 20 décembre 2023).

⁴⁶ *Le Jour*, 19 avril 1939.

⁴⁷ « Quand la ville-lumière se met en veilleuse », *Le Populaire*, 4 octobre 1939. <https://www.retronews.fr/journal/le-populaire-1916-1970/4-octobre-1939/110/1471199/3?> (Consulté le 29 décembre 2023).

Les pelouses - ou ce qu'il en reste - sont creusées des tranchées de la défense passive, disposées en chicane. Sur les photos de l'époque, on a l'impression que les jardiniers de la Ville y ont tracé des croix gammées géantes.

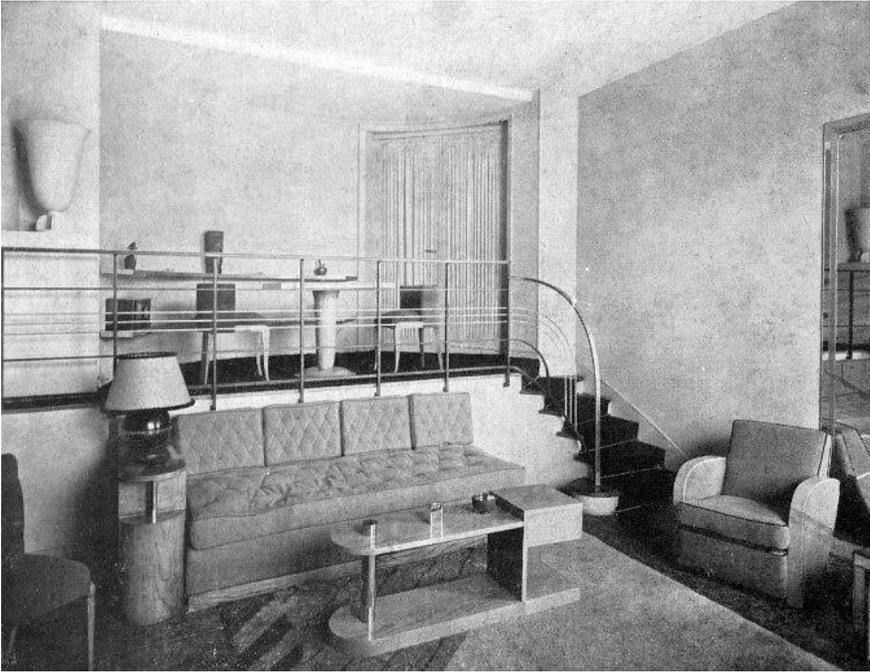
Aujourd'hui, presque un siècle plus tard, les tranchées et les écrivains collaborationnistes ont disparu - ou, pour ces derniers, attendent leur heure - mais l'immeuble, lui, est toujours là, tel qu'en lui-même, défiant le temps, les aléas, les drames, superbe !

Philippe Cendron (cendronp@yahoo.fr)

4 janvier 2024

Remarques, critiques, informations sont les bienvenues et si vous avez la possibilité de me faire visiter les lieux, c'est encore mieux ! N'hésitez pas à me contacter : cendronp@yahoo.fr.

Annexe : appartements du 8 de l'avenue de Breteuil





Photos du studio Chevojon, publiées dans *L'Architecture*, le 15 septembre 1938.

Cet article a été déposé auprès de la Société des gens de lettres (SGDL) le 10 janvier 2024.

Il est donc protégé par le droit d'auteur, comme l'atteste le certificat ci-dessous :



Certificat n°01HKTOREPOKXFA705HEXA122XS

Numéro de dépôt	: 01HKTONB21F2MFBVF9BV19N912
Désignation	: 8 avenue de Breteuil
Description	: Monographie de l'immeuble du 8, avenue de Breteuil (Paris 7e).
Catégorie	: TEXTE
Auteur(s)	: Philippe Cendron
Déposant	: Philippe Cendron
Période de validité	: du 10/01/2024 au 10/01/2025
Version	: --
Depot lié	: --
Numéro d'ordre dans la base de donnée	: 01HKTONB21F2MFBVF9BV19N912
Fichier	: 8 avenue de Breteuil.pdf
Poids	: 1.49 Mo
Signature du fichier	: 33ddc6fd2f235f5a5a485eeba1bcc19fba3598c35f69f97a4acea2d8747720b

Cette œuvre est protégée par une certification de la SGDL qui confère à son auteur une date de création certaine sur son œuvre.